

Thomas GANSCHOW & Matthias STEINHART (Ed.), *Otium. Festschrift für Volker Michael Strocka*. Remshalden, B.A. Greiner, 2005. 1 vol. 21,5 x 30 cm, XXI-467 p., nombr. ill. Prix : 85 €. ISBN 3-935983-48-7.

Ce recueil au titre éloquent fut offert en 2005 à Volker Michael Strocka qui atteignit alors officiellement l'âge de la retraite. Les 61 articles rassemblés touchent à beaucoup de domaines des sciences de l'antiquité gréco-romaine mais on remarque toutefois une certaine préférence pour les domaines de recherche auxquels le savant célèbre apporta lui-même d'importantes contributions. Ainsi un grand nombre d'articles concerne la sculpture grecque et romaine sous toute ses formes, et en premier lieu la décoration sculptée de bâtiments, parmi lesquels nous trouvons aussi bien l'ornementation de monuments célèbres comme le temple de Zeus à Olympie, le Parthénon athénien, le Forum de Trajan à Rome ou le temple d'Apollon de Didymes, que celle de constructions moins connues comme le « Partherdenkmal » à Éphèse ou un autre monument commémoratif de l'antiquité tardive à Smyrne. En outre de nombreux articles concernent la sculpture de portraits, celle de personnes privées inconnues de même que des portraits plus ou moins officiels, parmi lesquels on peut signaler un portrait présumé de Caton, un portrait de Marc Antoine et des portraits de l'empereur Pertinax et de son père. Beaucoup de publications de Volker Michael Strocka, en particulier dans le cadre d'un projet de recherche à long terme « Häuser in Pompeji », témoignent de son engagement dans l'étude de la ville vésuvienne. Il n'est donc pas étonnant qu'une douzaine de contributions du présent recueil concerne la ville, les maisons et surtout la peinture murale de Pompéi. Ces articles contiennent des observations techniques, la révision d'ensembles picturaux mis au jour durant les siècles passés, la présentation de décors méconnus ou retrouvés lors de fouilles récentes, ou encore la redécouverte de documents anciens concernant des peintures actuellement disparues.

Frank VAN WONTERGHEM

Ingrid LAUBE, *Expedition Ernst von Sieglin. Skulptur des Hellenismus und der Kaiserzeit aus Ägypten. Die Sammlungen in Dresden, Stuttgart und Tübingen*. Munich, Hirmer, 2012. 1 vol. 23,5 x 28,5 cm, 405 p., 750 fig. Prix : 49,90 €. ISBN 978-3-7774-5691-1.

Ce beau catalogue des sculptures hellénistiques et romaines d'Égypte provenant essentiellement des fouilles financées par E. von Sieglin à Alexandrie de 1898 à 1902 vient compléter celui de la statuaire classique des Staatliche Kunstsammlungen de Dresde dont il a été rendu compte ici même (*AC*, 82, 2013, p. 678-679) ; il paraît également au Hirmer Verlag, avec les mêmes qualités éditoriales et sous le même format. C'est que Dresde avait reçu, tout comme Stuttgart et Tübingen, une partie de ces œuvres lors de leur arrivée en Allemagne en mai 1910 (et non 1901, comme indiqué p. 7 ; cf. p. 23 pour la date exacte). Mais il était d'autant moins indiqué d'en séparer la publication de celle des deux autres collections que le superbe volume in-folio de l'édition de 1927, *Expedition von Sieglin. Die griechisch-ägyptische Sammlung Ernst von Sieglin*, II.1.B. *Malerei und Plastik*, dû à C. Watzinger, avait quelque peu privilégié les pièces de Stuttgart et que nombre de celles de Dresde et de Tübingen demeurent

raient inédites. De là le présent volume regroupant ces 250 statues, statuettes et fragments. Il s'ouvre par une quarantaine de pages évoquant la vie et la carrière de l'industriel Ernst Sieglin (annobli par Guillaume II en 1907) – « ein Mann von selten liberaler Munifizienz, ein Mäzen großen Stiles », écrira F. Noack, *Arch. Anz.* 42, 1927, p. 426 –, ses voyages et son intérêt pour l'archéologie – qui allaient le conduire à financer plusieurs campagnes de fouilles en Égypte (Gizeh, Qaw el-Kebir, Alexandrie) et au Soudan (Aniba) ainsi qu'en Grèce (Asklépieion de Cos) –, son engagement comme mécène. I. Laube rappelle que c'est grâce à l'entremise de Th. Schreiber que Sieglin acquit la collection du consul allemand au Caire Carl August Reinhardt et celle du marchand Karl Herold qui avait lui-même racheté une bonne partie des œuvres ayant appartenu à P. Pugioli, un des antiquaires les plus connus d'Alexandrie à la fin du XIX^e siècle ; la première de ces collections est aujourd'hui à Stuttgart, la seconde à Dresde. Watzinger les avait déjà annexées à sa publication ; il en va de même ici. I. Laube revient également sur les trois campagnes de fouilles des années 1898-1902 à Alexandrie, avec de beaux documents d'archive, plans et photographies (fig. 1-31 p. 29-39), et sur la figure de Th. Schreiber qui les suscita et obtint de Sieglin leur financement (le frère de ce dernier, Wilhelm Sieglin, était un collègue de Schreiber à Leipzig et y enseignait la géographie historique. C'est lui qui dressa l'intéressant plan de l'Alexandrie antique ici reproduit fig. 4 p. 30). Ces fouilles, on le sait, furent successivement conduites par F. Noack (1898/1899), A. Schiff (1900/1901) et l'architecte A. Thiersch (1902) – accompagné de son fils Hermann, que sa reconstitution du phare d'Alexandrie allait ultérieurement faire connaître d'un très large public. Le catalogue accorde une attention toute particulière à la provenance des objets, que l'exploitation systématique des journaux de fouilles, quelques dessins et l'indication de leurs dimensions dans certaines listes d'œuvres permettent parfois de préciser ; il s'intéresse de très près également (p. 51-53) à la technique – si particulière à l'Égypte – de ces sculptures souvent réalisées en plusieurs morceaux ou très largement complétées en stuc et dont certaines ont conservé des traces de polychromie (masque féminin n° 168 p. ex.), voire de dorure (fragments de relief n° 129). Les notices sont sobres, mais très complètes, fournissant aux chercheurs toutes les informations souhaitables sur les objets eux-mêmes, les parallèles les plus significatifs et un jeu d'excellentes photographies en couleurs – ce qui permet, dans ce cas-ci, de juger au mieux de la variété et de la qualité des matériaux. Souvent de petite taille, ces œuvres ne comptent assurément pas parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture antique ; mais, de cette production très artisanale qui rend bien compte de la moyenne de ce qui circulait dans cette province, se détachent quelques pièces particulièrement intéressantes, voire remarquables : une tête de Dionysos (ou d'un Ptolémée en Dionysos, n° 28), un torse de satyre tardo-hellénistique (n° 43), un beau portrait parfois considéré comme celui de Ptolémée VIII. Apion (n° 51), la partie inférieure d'une étonnante statue féminine en marbre sombre (Artémis courant ?, n° 58, sans doute datée trop bas), une tête de « Déméter – Io – Isis – Séléne » dont on s'étonnera qu'elle n'ait plus été étudiée depuis le recueil de 1927 (n° 112), un curieux fragment de groupe statuaire jusqu'ici inédit, provenant de la collection Schreiber (n° 137), un portrait de femme d'époque flavienne qui n'avait plus été repris depuis la *Römische Porträtplastik* de R. West, II, 1941 (n° 159), un splendide portrait d'enfant, méconnu également de la recherche depuis Watzinger, 1927 (n° 164, daté trop bas

« mittelseverisch »), plusieurs fragments de tables en *sigma*, dont certains inédits (n^{os} 175-181). On notera aussi d'assez nombreuses figures de dieux et déesses (Zeus, Sérapis, Dionysos, Hermès, Aphrodite) et plusieurs portraits de Ptolémées (n^{os} 46-47, 50-51, 98-99, 127), dont l'un ou l'autre n'a pas toujours été reconnu ou accepté jusqu'ici. Un catalogue essentiel, on le voit, pour qui veut se faire une idée de la production statuaire de l'Égypte hellénistique et romaine. Jean Ch. BALTY

Elena Di FILIPPO BALESTRAZZI, *Sculture romane del Museo nazionale Concordiese di Portogruaro*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2012. 1 vol. 24,5 x 28,5 cm, XIII-296 p., 232 fig. (COLLEZIONI E MUSEI ARCHEOLOGICI DEL VENETO, 46). Prix : 145 €. ISBN 978-88-7689-265-3.

On se réjouira que l'excellente série fondée par G. Traversari au début des années 1970 ait trouvé, sous la direction de L. Sperti, son successeur à l'Université Ca' Foscari de Venise, ce second souffle qui nous vaut aujourd'hui, après le catalogue des gemmes de Vérone (*AC*, 80, 2011, p. 634-636), celui des sculptures du musée de Portogruaro et que deux autres volumes au moins soient signalés en préparation (le premier des deux vient d'ailleurs de sortir de presse). L'intérêt de la collection de Portogruaro est, on le sait, d'être essentiellement constituée de trouvailles de l'ancienne Iulia Concordia – ce qui permet de se faire une assez bonne idée, en dépit des destructions survenues au cours des siècles, de ce qui arrivait des grands centres voisins – ou des modèles qu'ils proposaient – dans cette petite ville de la *X Regio* et de ce qui est proprement de production locale. Les recherches d'archives très scrupuleuses conduites par E. Di Filippo Balestrazzi autorisent aujourd'hui à remonter aux anciennes collections (dont surtout celle de la famille Muschietti) et à retrouver l'origine de nombre d'œuvres dans les anciens inventaires ; on lui en saura tout particulièrement gré (un tableau, p. 233-245, regroupe commodément ces diverses informations). Une bonne introduction (p. 1-13) conduit le lecteur de ces premières collections à la constitution du Museo Nazionale Concordiese, inauguré en 1888. Tous ceux qui l'ont visité n'oublieront pas de sitôt cet étonnant édifice dont l'intérieur a le plan basilical et l'élévation (arcades sur colonnes et couverture « a capriate ») d'une église de la région, édifice dû à l'architecte Antonio Bon et où a été regroupé – quitte à scier parfois les inscriptions de sarcophages sans décor pour les insérer dans les parois... – tout ce qui avait été recueilli jusque-là dans les collections communales ou privées, mais aussi tout ce qui venait du site voisin où des fouilles de quelque ampleur venaient justement de démarrer, dans la nécropole paléochrétienne, en 1873. Quelque 232 œuvres exposées là (statuaire, reliefs, sarcophages, chapiteaux et autres éléments de décoration architecturale) sont ici publiés ; un deuxième volume comprendra ce qui se trouve dans les réserves. Les notices d'E. Di Filippo Balestrazzi sont très développées : sur la base d'une abondante bibliographie de comparaison (elle n'occupe pas moins de 37 pages en fin de volume), l'auteur discute longuement, en effet, les différentes opinions exprimées à propos des pièces les plus connues ; davantage de concision eût indiscutablement allégé ces pages, sans nuire pour autant à l'approche historiographique des objets. En dépit de cette parfaite connaissance de la bibliographie, on s'étonnera que n'aient point été utilisés ici la thèse de G. Daltrop